

ARCHITECTURE

La partie la plus ancienne est **la nef romane**. Elle est construite en petits moellons cubiques et comportait, à l'origine, de très petites fenêtres dont une demeure ouverte de chaque côté (les autres ont été détruites par l'ouverture de grandes baies au 17^e ou au 18^e siècle mais on en voit des traces à l'extérieur). Cette nef remonte à la fin du 10^e ou au début du 11^e siècle. Deux fenêtres un peu plus grandes, proches du clocher, n'ont sans doute été percées qu'au 12^e siècle.

Le clocher-porche a été ajouté au 12^e siècle devant la façade. La tour, qui comporte un porche à ressauts et des fenêtres allongées, est couronnée par un clocher pyramidal en pierre, le seul clocher roman conservé en Mayenne. La construction de cet ouvrage a succédé à la donation de l'église aux moines de Saint-Nicolas d'Angers. Les clochers-porche sont un type architectural fréquent dans les églises dépendant de l'ordre bénédictin (Saint-Benoît-sur-Loire, Saint-Pierre de Chartres, Évron en Mayenne...).

Deux chapelles seigneuriales, formant transept, ont été construites au 15^e siècle. Les fenêtres comportent un réseau de pierre, ou remplage, de style flamboyant. On peut voir à l'extérieur, sur le bras sud du transept (celui devant lequel est construit le calvaire), deux sculptures pittoresques représentant des animaux, au bas des rampants du pignon.

Le chœur, initialement plat, a été reconstruit en 1895 en même temps que l'on a ajouté des absidioles contre les bras du transept. Le calvaire monumental, côté sud, a été érigé le 20 janvier 1886.

ORNEMENTS ET PEINTURES

Animal à la base du pignon de la chapelle sud, 15^e siècle.

Peinture murale du clocher porche

À droite en entrant, des travaux de restauration de l'église en 2007 ont permis de découvrir une remarquable représentation de **saint Christophe**. Christophe, voulant servir le roi le plus puissant de la terre, se fit passeur pour la traversée d'un gué sur les conseils d'un ermite. Il vit un jour arriver un enfant. Alors qu'il le faisait traverser, celui-ci devint si lourd que Christophe se trouva en difficultés au milieu de la rivière, jusqu'à ce qu'il comprenne qu'il était en présence du Christ, lourd du poids du monde et de son créateur. Christophe devint alors chrétien.

La première représentation de Christophe portant l'Enfant en Occident est à Appiano (Italie du Nord), au milieu du 12^e siècle. Le thème connut une diffusion rapide et toucha toute l'Europe avant la fin du 13^e siècle. Il a été popularisé par la Légende dorée de Jacques de Voragine (vers 1260).

Saint Christophe étant considéré comme le protecteur contre la « mauvaise mort », c'est-à-dire la mort sans les sacrements, on devait venir demander son intercession chaque matin. C'est pourquoi sa représentation, peinte ou sculptée, se trouve

généralement près de la porte des églises (par exemple la statue géante du 16e siècle à Avesnières).

Ici, saint Christophe est figuré portant l'Enfant sur ses épaules (la partie supérieure est masquée par un plafond postérieur). Il traverse la rivière, représentée par des traits bleus ondulants parcourus de poissons. Le bâton dont il s'aide, est surmonté d'un coq, élément énigmatique que l'on retrouve dans de très rares cas (celui de Parné étant le plus ancien).

Cette peinture, datée de la première moitié du 13e siècle, est la plus ancienne représentation connue en Mayenne. Elle est antérieure à la Légende dorée de Jacques de Voragine. Autres figures de saint Christophe (peintures et sculptures) dans le département : Laval (Pritz et Avesnières), Bannes, Saint-Denis-du-Maine, Saint-Denis-d'Anjou (église paroissiale et Saint-Martin-de-Villenglose), Saint-Martin-de-Connée...

Présence du coq : les Vaux en Champéon (Mayenne), Lavardin (Loir-et-Cher). Hypothèses d'après Christian Davy (« Propos sur saint Christophe en Mayenne à l'occasion d'une découverte à Parné-sur-Roc » et « Saint Christophe et le coq », La Mayenne, Archéologie, Histoire, t. 31, 2008, p. 205-233) :

→ christianisation d'une image antique ?

→ association de Christophe aux attributs d'autres saints (Pierre, Jacques...) ?

→ mythologie populaire (sacrifice du coq associé au carnaval, fête reproduisant la traversée des morts guidés par saint Jacques ou saint Christophe ?)

→ construction par le clergé : le coq annonce le Christ (le chant du coq est le symbole de la Résurrection) ?

Peintures murales de la nef

La nef conserve une série de peintures murales qui ne représentent pas un thème unique, mais qui forment une suite de tableaux caractéristiques de la ferveur individuelle qui s'est développée à la fin du Moyen Âge. Ces tableaux, généralement consacrés à un saint, ont pour but d'obtenir son intercession et aussi sa protection contre les maladies. C'est pourquoi on y voit des saints considérés comme guérisseurs.

Les premières peintures mises au jour ont été dégagées et restaurées par Madeleine Pré, conservateur du musée de Laval, vers 1950. Elles remontent au 16e siècle. La date de 1603, que l'on voit à plusieurs endroits, est trop tardive par rapport au style des peintures et indique plutôt une phase de réfection. La suite de ce décor a été trouvée dans la basse nef, côté sud, lors des travaux de 2007.

Mur de gauche en entrant, de gauche à droite

Notre-Dame des sept Douleurs - Cette peinture évoque la Vierge après la mise au tombeau du Christ et est très caractéristique de la tendance pathétique qui se développe dans la dévotion à la fin du Moyen Âge. Marie est représentée mains jointes, en pleurs, le cœur percé par sept épées. Ces dernières font référence à une prophétie du vieillard Siméon, lors de la présentation de Jésus au Temple, annonçant à Marie qu'un glaive de douleur transpercerait son âme. Au 13e siècle, apparaît le thème des sept joies de la Vierge. Au siècle suivant, on leur oppose les cinq douleurs (allusion aux cinq plaies du Christ), qui deviennent les sept douleurs en Flandre au 15e siècle (par référence aux sept chutes du Christ sur le chemin du calvaire) :

- la prophétie de Siméon (ou la circoncision) ;

- la fuite en Égypte ;
- la perte de l'enfant Jésus, resté dans le Temple au milieu des docteurs ;
- le portement de croix ;
- la crucifixion ;
- la descente de croix ;
- la mise au tombeau.

Une gravure imprimée à Anvers en 1509 et dédiée au futur Charles-Quint symbolise pour la première fois les sept douleurs sous la forme de sept épées plantées en éventail dans le cœur de la Vierge. La peinture de Parné, réalisée quelques décennies plus tard, reproduit donc un thème encore nouveau et en plein essor et illustre l'importance de l'imprimerie dans la diffusion rapide des modèles iconographiques.

Saint Jérôme - Saint Jérôme est l'un des quatre grands docteurs de l'Église. Il se retira trois ans dans le désert de Syrie pour mener la vie d'un ermite et pour écrire la vie de saint Paul, un autre ermite. Obsédé par des rêves lascifs, il se meurtrissait la poitrine jour et nuit pour faire pénitence. Il est représenté agenouillé devant une apparition du Christ crucifié. En haut, une inscription en caractères gothiques, malheureusement trop effacée pour être lisible, devait commenter la scène.

Saint Crépin et saint Crépinien - Ces deux saints étaient des chrétiens, issus de famille noble, qui fuirent les persécutions de Dioclétien à la fin du 3^e siècle et s'installèrent à Soissons où ils apprirent le métier de cordonnier. Ils attirèrent des pauvres à la foi en leur fabriquant gratuitement des chaussures. Ils sont vénérés comme patrons de tous les métiers du cuir (tanneurs, selliers, gantiers, cordonniers). Il faut noter à ce sujet que l'une des activités anciennes de Parné était la tannerie, dans la vallée de l'Ouette. Ce panneau a pu être financé non par une personne privée, mais par le « métier » (la corporation) des cordonniers ou tanneurs voulant célébrer leur saint patron.

Le Christ ressuscité - Le Christ, drapé dans une pièce de toile rouge qui laisse voir ses plaies, tient une croix-étendard, symbole de la victoire sur la mort.

Saint Joseph - La représentation de saint Joseph est tardive. Son culte est en plein renouveau au 16^e siècle. Saint Joseph est à la fois le père nourricier, comme l'indiquent la présence de l'enfant Jésus, et le patron des charpentiers. Ce deuxième caractère est indiqué ici par les outils accrochés au mur : la hache pour équarrir les poutres et l'équerre. Peut-être est-ce un don du « métier » des charpentiers.

Mur de droite, de gauche à droite

Saint Côme et saint Damien - Frères jumeaux d'origine arabe, ils exerçaient la médecine dans une ville de Cilicie (Asie mineure). Pour gagner leurs clients à la foi chrétienne, ils soignaient gratuitement les hommes et les animaux. On les vénère comme patrons des médecins, des chirurgiens, des apothicaires, des barbiers (qui exercent aussi la chirurgie à cette époque) et ils sont invoqués contre la peste. Ils sont caractéristiques des saints guérisseurs. Ces derniers peuvent aussi être non des médecins, mais des personnages guérissant une partie du corps en relation avec le martyr qu'ils ont subi : saint Érasme, à qui l'on a arraché les intestins, est invoqué contre les coliques ; sainte Agathe, dont on a coupé les seins, guérit les tumeurs au sein, etc. Ici, saint Côme tient une fiole de verre dans laquelle il examine les urines de son patient. Comme pour Crépin et Crépinien, cette peinture a pu être offerte par des

médecins ou chirurgiens professant à Parné. Effectivement, les registres paroissiaux nous font connaître le nom de deux chirurgiens dans les années 1580-1590, Michel Bescher et Sébastien Gaultier.

Saint Tugal - Les reliques de cet évêque de Tréguier au 6^e siècle, l'un des Sept-Saints fondateurs de la Bretagne, furent apportées à Laval vers la fin du 14^e siècle, ce qui en fit le saint patron de la ville de Laval. Ces reliques étaient conservées dans la collégiale construite au 15^e siècle par les seigneurs à l'extérieur de leur château (cette église a été détruite, mais il en reste des ruines sur la place qui porte son nom, à l'emplacement de l'ancienne bibliothèque municipale, à côté du nouveau palais de Justice).

Les Bavardes - Ce panneau se divise en deux parties. À gauche, saint Martin dit la messe et élève l'hostie. Cela fait allusion à un récit de la vie du saint disant qu'ayant donné son manteau à un pauvre avant de dire la messe, il n'osait plus entrer dans l'église mais fut décidé par son disciple saint Blaise. Au moment de l'élévation, un ange apparut et lui mit sur les épaules une étoffe précieuse (ou, selon une autre tradition, un astre brillant l'éclaira).

Mais le panneau raconte aussi une autre histoire. Derrière Martin, saint Blaise, en enfant de chœur, est distrait par ce qui se passe à droite. Là, un diable impressionnant, accompagné de ses acolytes, domine de sa prestance trois femmes en train de bavarder. Le récit populaire dit que s'il parvenait à noter tout ce que prononçaient les dames jusqu'à la fin de la messe, il pourrait emporter leur âme en enfer. Mais les bavardes étaient si prolixes que, pour tout noter, le diable dut étirer le parchemin qui finit par se rompre, déséquilibrant son propriétaire dépité et permettant aux bavardes de sauver leur âme. Le thème des Bavardes, caractéristique des contes moralisateurs qui ont fleuri à la fin du Moyen Âge, est représenté dans d'autres églises de la région : en Mayenne, à Saint-Denis-d'Anjou et à Mayenne (chapelle Saint-Léonard) ; dans la Sarthe, à Souigné-Flacé ; en Loire-Atlantique, à Saint-Sulpice-des-Landes.

On peut voir l'illustration d'un conte écrit dans la même veine, le « Dit des trois morts et des trois vifs » (une réflexion sur la vanité des richesses et sur la brièveté de la vie) dans l'église de La Bazouge-de-Chemeré, à 17 km de Parné.

Peintures du chœur

Elles ont été réalisées en 1900 par Albert Vivet, peintre du Mans qui est intervenu dans plusieurs églises de Sarthe et Mayenne. Elles représentent :

- à gauche, l'Annonciation ;
- au centre, Jésus entre Marie et Joseph ;
- à droite, les Pèlerins d'Emmaüs (deux disciples auxquels le Christ est apparu après sa résurrection et qui ne l'ont reconnu qu'au moment où, invité à un repas, il a béni et partagé le pain. Luc, 24, 13-35).

Chaire

Cette belle chaire en pierre peinte, d'un type exceptionnel, remonte au début du 18^e siècle. Très peu de chaires anciennes sont conservées (voir celle en fer forgé de l'église de Bonchamp-lès-Laval, datée de 1768).

Tableau de la Vierge du Rosaire (bras nord du transept)

Ce tableau fut offert en 1622 à l'église de Parné par la famille de Vassé, seigneurs de Sumeraine, dont les armoiries, entourées par le collier de l'Ordre du Saint Esprit, sont peintes au bas de la toile (d'or à trois fasces d'azur). Sumeraine était le fief, vassal d'Entrammes, dont dépendait une bonne partie de la paroisse de Parné. Le sujet représenté est la Vierge et l'Enfant offrant un rosaire à saint Dominique et à sainte Catherine de Sienne.

Dans les médaillons sont représentées les scènes glorieuses et douloureuses de la vie de la Vierge : Annonciation - Visitation - Nativité - Présentation au Temple - Jésus devant les docteurs - Le Christ au Jardin des Oliviers - Flagellation - Ecce Homo - Montée au calvaire - Le Christ en croix - Résurrection - Ascension - Pentecôte - Assomption - Couronnement de la Vierge.

Descente de Croix (absidiole nord)

Ce groupe fut sculpté en 1668 par Pierre Biardeau, sculpteur angevin, pour le retable de la chapelle des Calvairiennes de Mayenne. Les Calvairiennes, installées à Mayenne en 1626, avaient fait élever leur couvent mais des défauts de construction nécessitèrent la restauration de la chapelle dès 1668. Ce chantier fut confié à Pierre Biardeau, architecte-retablier, qui consolida l'édifice et le divisa en deux parties par un retable monumental que l'on peut encore voir.

Ce monument étant à l'abandon au 19^e siècle, la sculpture fut achetée pour orner l'église de Parné. La chapelle des Calvairiennes, aujourd'hui restaurée (elle sert de lieu d'exposition), ne présente qu'un moulage de l'œuvre dont l'original est resté à Parné.

Il s'agit d'une sculpture en terre cuite de grande qualité artistique, mais abîmée et restaurée anciennement avec du plâtre. Initialement, elle n'était pas blanche mais polychrome. Comme il ne demeurait pas assez de traces des couleurs pour les restituer, il fut décidé de l'enduire d'un blanc neutre. La production de statues en terre cuite a été très active dans le Maine et à ses abords au 17^e siècle.